

Épictète



Œuvres Complètes

ÉPICTÈTE
Œuvres complètes



Édition sous la direction de : Marc Wirfeld

ISBN : 9791027308330

©®Arvensa Éditions

ARVENSA ÉDITIONS

La référence des éditions numériques des œuvres classiques en langue française.



Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité.

Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications :

[Je m'inscris >](#)

Ou rendez-vous sur notre site internet :

www.arvensa.com

©Tous droits réservés Arvensa® Éditions

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des Éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse.

C'est donc un très grand plaisir de vous présenter cette nouvelle édition numérique originale des *Œuvres complètes d'Épictète*.

Épictète est avec Sénèque^[1] et Marc-Aurèle un des plus illustres représentants du stoïcisme romain.

Il est aussi celui qui a exposé le plus rigoureusement les dogmes et les formules du Portique^[2], cette école philosophique du stoïcisme fondée par Zénon en 301 av. J.-C.

L'homogénéité de sa doctrine n'est pas étrangère à son unité de vie. Ainsi, pour mieux l'appliquer, il vécut dans un dénuement volontaire et se montra aussi stoïque dans sa vie que dans ses discours. C'est pourquoi on peut dire qu'Épictète propose une *philosophie pratique*.

Son œuvre aurait pu être ignorée car il semble n'avoir rien publié. Mais heureusement Arrien, un de ses fidèles disciples, a recueilli dans ce qu'on appelle les *Entretiens* le contenu des leçons privées et publiques que son maître prodiguait sans songer à la gloire.

Ce sont ces *Entretiens* que les éditions Arvensa vous proposent dans une édition numérique.

Le lecteur trouvera aussi, au sein de notre édition, le *Manuel*, livre le plus connu d'Épictète. Il est un résumé succinct, souvent aride, de sa doctrine. Il ne peut donc qu'en donner une idée incomplète, à *peu près celle qu'une table des matières donne d'un livre*, selon l'expression de Constant Martha^[3].

De fait, les lecteurs des *Entretiens* d'Épictète recueillis par Arrien sont unanimes pour dire que ce

sont eux qu'il faut lire pour connaître l'attachante personnalité du philosophe esclave et pour comprendre le *Manuel* même.

Les *Entretiens* nous font voir le moraliste de plus près, plus au naturel, dans la familiarité de ses conversations philosophiques avec ses amis et ses disciples. Au lieu d'imposer des lois comme dans le *Manuel*, il discute, il cherche à persuader. Les plus dures pensées s'étendent dans ces libres improvisations, s'amollissent pour ne pas blesser et se fondent parfois pour mieux se répandre. Une vive sollicitude pour le progrès moral de ses auditeurs, une certaine condescendance pour les faiblesses humaines tempèrent les rigueurs de la doctrine. En lisant les *Entretiens* on est tout étonné et charmé de se trouver en face d'un homme, quand jusque-là on n'avait contemplé dans le *Manuel* que la statue en marbre ou en bronze de l'idéal stoïcien. (Jean-Marie Guyau, traducteur du *Manuel* et des *Éclaircissements extraits des Entretiens d'Épictète* que nous publions à la suite).

Cette édition contient 10 titres. Les traductions et les annotations des différents ouvrages sont essentiellement de Victor Courdaveaux, de Jean-François Thurot, d'André Dacier, de Jean-Marie Guyau et de Marc Wirfeld.

Pour conclure, citons, notre attachant philosophe par ce passage :

Toute habitude, tout talent, se forment et se fortifient par les actions qui leur sont analogues : Marchez, pour être marcheur ; courez, pour être coureur. Voulez-vous savoir lire ? Lisez. Savoir écrire ? Écrivez. Passez trente jours de suite sans lire, à faire tout autre chose, et vous saurez ce qui en arrivera. Restez couché dix jours, puis levez-vous, et essayez de faire une longue route, et vous verrez comme vos jambes seront fortes. Une fois pour toutes, si vous voulez prendre l'habitude d'une chose, faites cette chose ; si vous n'en voulez pas prendre l'habitude, ne la faites pas, et habituez-vous à faire quoi que ce soit plutôt qu'elle. Il en est de même pour l'âme : lorsque vous vous emportez, sachez que ce n'est pas là le seul mal qui vous arrive, mais que vous augmentez en même temps votre disposition à la colère : c'est du bois que vous mettez dans le feu.

Si, malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre service qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes les autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez en être informé, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur satisfaction en l'exprimant à travers leurs commentaires. Notre équipe éditoriale les reçoit toujours avec gratitude tant ils sont précieux pour le développement de notre maison d'éditions.

Nous vous souhaitons une passionnante et fructueuse lecture.

ARVENSA ÉDITIONS

ÉPICTÈTE : ŒUVRES COMPLÈTES

LISTE DES ŒUVRES

ÉPICTÈTE : ŒUVRES COMPLÈTES



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste sont donc fonctionnels.

[ARVENSA ÉDITIONS](#) [NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

[Les Entretiens](#)

[Manuel](#)

[Éclaircissements extraits des Entretiens d'Épictète](#)

ANNEXES

[Vie d'Épictète](#)

[Notice sur Épictète et Flavius Arrien](#)

[Les Grands traits de la Doctrine stoïcienne](#)

[Aperçu des Doctrines du siècle d'Épictète](#)

[Étude sur la Philosophie d'Épictète](#)

[Argument analytique du Manuel](#)

[Pensées diverses d'Épictète](#)

*Épictète connaît la grandeur de l'homme, il n'en connaît pas la
faiblesse.*
(Pascal)



Portrait imaginaire d'Épictète. Frontispice de l'*Enchiridion* d'Épictète, traduit par Edward Lvie et imprimé à Oxford en 1751. Bibliothèque John Adams, Boston.

Épictète



LES ENTRETIENS



RECUEILLIS PAR ARRIEN

Traduction : Victor Courdaveaux

Arvensa 2020

Liste générale des œuvres

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

LES ENTRETIENS

Épictète



Édition sous la direction de : Marc Wirfeld
Traduction : Victor Courdaveaux
Adaptation numérique et mise en français moderne : Marc
Wirfeld
Annotations : Courdaveaux, Thurot, Wirfeld
©Arvensa® Éditions 2020

Altercatio Adriani Aug.
& Epicteti philosophi.



Conversation entre Hadrian Augustus et Épictète^[4]

Épictète esclave, boiteux,
Gueux comme Irus, le gueux d'Ithaque,
Quoique de toutes parts l'adversité m'attaque,
Je suis pourtant ami des Dieux.

Distique d'Épictète sur lui-même.
(Traduction de Nicolas
Cocquelin^[5])

Table des matières



[Présentation du traducteur](#)
[Épître](#)

***** LIVRE PREMIER *****

- [I. Des choses qui sont en notre pouvoir, et de celles qui n'en sont pas](#)
- [II. Comment on peut conserver sa dignité en toute chose](#)
- [III. Quelles conclusions peut-on tirer de ce que Dieu est le père des hommes ?](#)
- [IV. Sur le progrès](#)
- [V. Contre les académiciens](#)
- [VI. Sur la Providence](#)
- [VII. De l'usage des raisonnements appelés *captieux* et *hypothétiques*, et autres semblables](#)
- [VIII. Les talents des ignorants ne sont pas sans périls](#)
- [IX. Des conséquences que l'on peut tirer de notre parenté avec Dieu](#)
- [X. Contre ceux qui à Rome cherchent les honneurs](#)
- [XI. De l'amour des siens](#)
- [XII. Du contentement de l'esprit](#)
- [XIII. Comment peut-on tout faire d'une manière agréable aux dieux ?](#)
- [XIV. Dieu voit tout](#)
- [XV. À quoi s'engage la philosophie ?](#)
- [XVI. De la Providence](#)

XVII. De la nécessité de la logique
XVIII. Il ne faut pas s'emporter contre ceux qui font mal
XIX. Que devons-nous être à l'égard des tyrans ?
XX. Comment la raison se contemple elle-même
XXI. Contre ceux qui veulent se faire admirer
XXII. Des notions a priori
XXIII. Contre Épicure
XXIV. Comment doit-on lutter contre les circonstances difficiles ?
XXV. Sur le même sujet
XXVI. Que faut-il faire pour apprendre à vivre ?
XXVII. De la diversité des idées, et des secours que nous devons nous ménager contre elles
XXVIII. Il ne faut pas s'emporter contre les hommes. – Et qu'y a-t-il de grand, qu'y a-t-il de petit dans les choses humaines ?
XXIX. De la force d'âme
XXX. Que faut-il avoir présent à l'esprit dans les circonstances difficiles ?

***** LIVRE DEUXIÈME *****

I. L'assurance n'est pas incompatible avec les précautions
II. Du calme de l'âme
III. Sur ceux qui recommandent quelqu'un aux philosophes
IV. Sur un homme surpris en adultère
V. Comment on peut à l'élévation de l'esprit unir le soin de ses affaires
VI. Des choses indifférentes
VII. Comment faut-il consulter les oracles ?
VIII. De la nature du bien
IX. On n'est pas de force à remplir son rôle d'homme, et l'on se charge encore de celui de philosophe !
X. Comment de nos différents titres on peut déduire nos différents devoirs
XI. Quel est le commencement de la philosophie ?
XII. Des discussions

XIII. De l'inquiétude
XIV. À Nason
XV. Sur les gens qui persistent obstinément dans ce qu'ils ont décidé
XVI. Nous ne nous préparons pas aux jugements que nous portons sur les choses bonnes et mauvaises
XVII. Comment doit-on appliquer les notions a priori aux faits particuliers ?
XVIII. Comment il faut lutter contre les idées dangereuses
XIX. Sur ceux qui n'embrassent la philosophie que pour en discourir
XX. Contre les Épicuriens et les Académiciens
XXI. Des choses dont on ne convient pas
XXII. De l'amitié
XXIII. Sur le talent de la parole
XXIV. À quelqu'un qu'il n'estimait pas
XXV. Nécessité de la Logique
XXVI. Quelle est la vraie nature de nos fautes ?

***** LIVRE TROISIÈME *****

I. Sur la parure
II. Des choses auxquelles il faut exercer l'élève ; et de notre négligence de l'essentiel
III. De ce qui sert de matière à l'homme de bien, et du principal but de ses efforts
IV. Contre ceux qui, au théâtre, donnent des marques inconvenantes de faveur
V. Contre ceux qui partent parce qu'ils sont malades
VI. Miscellanées
VII. À un disciple d'Épicure, qui était chargé de réformer des villes libres
VIII. Comment il faut s'exercer contre ce que les sens nous montrent
IX. À un rhéteur qui s'en allait à Rome pour un procès
X. Comment doit-on supporter les maladies ?
XI. Miscellanées

XII. De l'exercice
XIII. Qu'est-ce que l'abandon ? Et qu'est-ce qui est abandonné ?
XIV. Pensées diverses
XV. Il faut aborder chaque chose après mûre réflexion
XVI. Qu'il faut y regarder à deux fois avant de se laisser entraîner à une liaison
XVII. Sur la Providence
XVIII. Il ne faut pas se troubler des nouvelles
XIX. De l'homme ordinaire et du philosophe
XX. On peut tirer profit des choses extérieures
XXI. Contre ceux qui se mettent trop aisément à donner des leçons de philosophie
XXII. Sur l'École cynique
XXIII. Contre ceux qui lisent ou discutent par désir de se montrer
XXIV. Il ne faut pas s'attacher à ce qui ne dépend pas de nous
XXV. Aux gens qui restent en chemin
XXVI. À ceux qui craignent la pauvreté

***** LIVRE QUATRIÈME *****

I. De la liberté
II. Sur nos liaisons
III. Quelles choses faut-il échanger, et contre quelles autres ?
IV. Sur ceux qui voudraient vivre dans l'inaction
V. Contre les gens querelleurs et méchants
VI. Sur les gens qui se plaignent d'être un objet de pitié
VII. Comment on s'élève au-dessus de la crainte
VIII. Sur ceux qui se hâtent trop de jouer le rôle de philosophes
IX. À un homme qui était tombé dans l'impudence
X. Quelles sont les choses que l'on doit mépriser et celles auxquelles il faut s'intéresser ?
XI. De la propreté
XII. De l'attention

XIII. Pour ceux qui parlent trop aisément d'eux-mêmes

Épictète : Œuvres complètes

LES ENTRETIENS

[Table des matières](#)

[Liste des titres](#)

Présentation du traducteur

[6]

[7]

Dès 1630, le père Goulu traduisait l'ouvrage entier d'Arrien ; Dacier en extrayait ensuite deux volumes, sous le nom de *Nouveau Manuel d'Épictète* ; enfin, en 1832, M. P. Thurot en publiait, aux frais de l'imprimerie royale, une traduction estimable, à laquelle ne manquent, pour être complète, qu'une trentaine de pages sans importance majeure. Mais la traduction du père Goulu a singulièrement vieilli, sans compter l'incorrection du texte qui lui a servi ; Dacier a fait des emprunts, et non une traduction ; Quant à M. Thurot, malgré les incontestables qualités de son œuvre, il laisse trop souvent échapper l'enchaînement des idées, et n'a pas de l'ensemble du système une intelligence suffisante pour donner à chaque expression sa valeur vraie. Sa traduction peut être celle d'un Helléniste ; elle n'est pas celle d'un philosophe. Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir publier la nôtre après la sienne.

Traduire un philosophe ancien, c'est le commenter, sans en avoir l'air. Pour qui a suivi l'histoire intellectuelle de l'humanité, et la marche naturelle des idées dans les peuples comme dans les individus ; pour qui a observé comment elles se forment et se transforment ; pour qui les a vues passant petit à petit de la synthèse à l'analyse, d'une extension énorme d'abord à une extension de plus en plus restreinte, de l'indétermination et du vague à

une précision de plus en plus grande, il est bien clair que les idées des anciens étaient autrement faites que les nôtres et se composaient d'autres éléments. Lors donc que nous prétendons traduire une de leurs idées par une idée équivalente prise dans les nôtres, lorsque nous croyons qu'un de nos mots répond exactement à un des leurs, nous nous trompons le plus souvent : nous sommes presque toujours en deçà ou au-delà de leur conception exacte. On a dit, avec raison, que la plupart de nos erreurs sur les usages et sur les opinions de l'Antiquité étaient des erreurs de dictionnaire ; et que bon nombre de mots anciens ressemblaient à des pièces de monnaie dont le maximum et le minimum seraient fixes, mais dont il faudrait déterminer chaque fois la valeur d'occasion. En dedans de leur valeur générale, les mots de la langue morale surtout ont presque chaque fois une valeur accidentelle, que l'on ne peut déterminer qu'en les rapprochant de tout ce qui les précède et de tout ce qui les suit. Trouvez, par exemple, un mot français qui soit l'équivalent constant des mots λόγος, τέχνη, δύναμις, φαντασία,

voire même προαίρεσις^[8] Traduire un philosophe ancien, c'est donc bien le commenter, *periculosæ plenum opus aleæ* ! C'est penser et faire penser avec les habitudes d'esprit du dix-neuvième siècle ce qu'il a pensé avec les habitudes d'esprit de son temps. Dans une pareille entreprise la lettre est peu de chose ; c'est l'idée qui est tout.

Ceci est doublement vrai avec un ouvrage comme celui d'Arrien, où il n'y a pas de style, à proprement parler, et qui n'est guère qu'un recueil de notes prises à la sortie d'un cours. La pensée du maître y est fidèlement reproduite ; mais il y a dans la rédaction tout le désordre naturel à des notes écrites précipitamment, bien plus pour servir de *memento* à celui qui les prenait que pour être jamais publiées. Lorsqu'il y a doute ici sur le sens d'une phrase, les raisons qu'on peut tirer ailleurs de la régularité, de la symétrie, voire même de la grammaire, perdent

notablement de leur force ; c'est le sens général et l'enchaînement des idées qui doivent avant tout en décider. Si donc, aussi souvent que nous l'avons pu, nous avons respecté scrupuleusement le lourde la phrase, son mouvement, ses images, son aridité même ; si nous avons essayé de faire sous ce rapport tout ce que la fidélité littéraire pouvait exiger de nous, en revanche, toutes les fois qu'il y a eu lutte entre elle et cette fidélité philosophique, qui consiste dans la transmission claire et intelligible des idées, nous avons, sans hésiter, sacrifié la première à la seconde.

On sera sans doute surpris de la façon dont nous avons traduit certains mots ; mais que l'on veuille bien considérer l'ensemble de la doctrine, et la surprise cessera. On est si habitué, par exemple, à ranger les Stoïciens parmi les Sensualistes, que l'on s'étonnera de nous voir parler chez eux de notions *a priori*, comme s'il s'agissait de véritables Cartésiens. Mais, outre ce qu'il y a d'étrange à ranger parmi les Sensualistes des gens qui ont proclamé plus haut que personne la notion du devoir et la supériorité de la raison sur les sens, comment traduire autrement les αἱ φύσικαι προλήξεις, ces notions naturelles et générales, antérieures à l'expérience, et que le talent du Sage est précisément d'appliquer, comme il faut, aux objets particuliers qu'elle nous fait connaître ? Les expliquer par l'expérience d'une vie antérieure, comme l'a fait M. Ravaisson dans son *Essai sur le Stoïcisme*, si remarquable d'ailleurs, c'est se contenter à bien peu de frais ; car toute la question est de savoir si elles sont ou non ici-bas des données de nos sens. Si elles n'en sont pas, qu'importe la façon dont nous les avons acquises dans une vie antérieure ! Du reste, les φύσικαι προλήξεις nous semblent avoir plus d'analogie avec ce que Kant appelle les *formes* de l'intelligence, qu'avec la *réminiscence* de Platon.

Victor Courdaveaux



Frontispice de *Les Propos d'Épictète*, publiés en 1609.

Építaphe

Arrien^[9] à Lucius Gellius, salut.

Je n'ai pas composé moi-même ces leçons d'Épictète, comme on peut composer les choses de ce genre-là ; et ce n'est pas moi non plus qui les ai publiées, moi qui déclare que je ne les ai pas composées. J'ai simplement essayé d'écrire ce que je lui entendais dire, et dans les mêmes termes, autant que possible, afin de me conserver pour l'avenir des souvenirs de sa pensée et de sa libre parole. Il n'y a donc ici, naturellement, que le langage qu'on peut tenir d'abondance, en improvisant devant quelqu'un ; ce n'est pas le style d'un homme qui écrit avec la pensée qu'on le lira plus tard.

Tel qu'est ce livre cependant, il est arrivé, je ne sais comment, devant le public, sans mon consentement et à mon insu. Mais il ne m'importe guère d'y paraître ou non un habile écrivain ; et peu importe à Épictète aussi que l'on fasse fi de sa manière de dire, puisque, en parlant, il ne se préoccupait évidemment d'autre chose que de porter au bien l'esprit de ses auditeurs.

Si ces leçons produisent ce résultat, fût-il le seul, elles auront, je crois, tout le mérite que doit avoir la parole d'un philosophe. Si elles ne le produisent pas, il faut au moins que les lecteurs sachent que, lorsqu'il parlait lui-même, les auditeurs éprouvaient inévitablement tout ce qu'il voulait leur faire éprouver. Si par elles-mêmes elles n'ont plus cette puissance, peut-être est-ce moi qui en suis la cause, peut-être était-il inévitable qu'il en fût ainsi.

Adieu.

***** LIVRE PREMIER *****

DISPUTATIO HADRIANI AVG. ET EPICTITI PHILOSO



ALTERCATIO HADRIANI AVG. ET EPICTITI PHILOSO

HAD. **Q**uid erit nobis si
cineru solui neq; nudabim
ipe respice corpus quod
doceri possit;

epic. **E**pta est
HAD. **Q**uid est epta
epic. **T**actus nuncius
HAD. **Q**uid est pictura

Entretien d'Épictète avec l'empereur Hadrien ^[10]

Épictète : Œuvres complètes

LES ENTRETIENS

Livre Premier

[Table des matières](#)

[Liste des titres](#)

I.

Des choses qui sont en notre pouvoir, et de celles qui n'en sont pas

De tous les modes d'exercice de notre force intellectuelle, vous n'en trouverez qu'un seul qui puisse se juger lui-même, qu'un seul partant qui puisse s'approuver ou se blâmer. Jusqu'où la grammaire est-elle en possession d'aller dans ses jugements ? jusqu'à la détermination des lettres. Et la musique ? jusqu'à la détermination des notes. Mais l'une d'elles se juge-t-elle elle-même ? nullement. Lorsqu'il faudra écrire à un ami, la grammaire dira comment il faut lui écrire. Mais, la grammaire ne vous dira pas s'il faut ou non écrire à cet ami ? La musique vous enseignera de même les notes ; mais elle ne vous dira pas s'il faut pour le moment chanter et jouer de la lyre, ou s'il ne faut ni chanter ni jouer de la lyre. Qui donc vous le dira ? la faculté qui se juge elle-même et juge tout le reste. Et quelle est-elle ? La faculté rationnelle, car celle-ci est la seule qui nous ait été donnée pouvant se rendre compte d'elle-même, de sa nature, de sa puissance, de sa valeur quand elle est venue en nous, ainsi que de tous les autres modes d'exercice de l'esprit. Qu'est-ce qui nous dit en effet que l'or est beau, puisqu'il ne le dit pas lui-même ? évidemment c'est la faculté chargée de tirer parti des *idées*^[11]. Quelle autre juge la musique, la grammaire et toutes les autres branches

de savoir, en apprécie l'emploi et indique le moment d'en faire usage ? nulle autre qu'elle.

Les dieux donc, ainsi qu'il convenait, n'ont mis en notre pouvoir que ce qu'il y a de meilleur et de plus excellent dans le monde, le bon usage des *idées*. Le reste, ils ne l'ont pas mis en notre pouvoir. Est-ce donc qu'ils ne l'ont pas voulu ? moi je crois que, s'ils l'avaient pu, ils nous auraient également faits maîtres du reste. Mais ils ne le pouvaient absolument pas. Car, vivants sur la terre, et enchaînés à un tel corps et à de tels compagnons, comment aurions-nous pu ne pas être entravés pour ce reste par les objets du dehors ?

Que dit Jupiter ? « Épictète, si je l'avais pu, j'aurais encore faits libres et indépendants ton petit corps et ta petite fortune. Mais, ne l'oublie pas, ce corps n'est pas à toi ; ce n'est que de la boue artistement arrangée. Comme je n'ai pu l'affranchir, je t'ai donné une partie de nous-même, la faculté de te porter vers les choses ou de les repousser, de les désirer ou de les éviter, en un mot, de savoir user des *idées*. Si tu la cultives, si tu vois en elle seule tout ce qui est à toi, jamais tu ne seras empêché ni entravé ; jamais tu ne pleureras ; jamais tu n'accuseras ni ne flatteras personne. »

Eh quoi ! trouves-tu que ce soit là peu de chose ? — À Dieu ne plaise ! — Contente-t'en donc et prie les dieux. Mais, maintenant, nous qui pourrions ne nous occuper que d'un seul objet, ne nous attacher qu'à un seul, nous aimons mieux nous occuper et nous embarrasser d'une foule de choses, de notre corps, de notre fortune, de notre frère, de notre ami, de notre enfant, de notre esclave. Et toutes ces choses dont nous nous embarrassons, sont un poids qui nous entraîne au fond. Aussi, qu'il y ait impossibilité de mettre à la voile, et nous nous asseyons impatients, regardant continuellement quel est le vent qui souffle. — « C'est Borée ! Qu'avons-nous à faire de lui ? Et quand le Zéphyr soufflera-t-il ? — Quand il lui plaira, mon ami ; ou quand il plaira à Éole. Car ce

n'est pas toi que Dieu a établi le dispensateur des vents, mais bien Éole. » Que faut-il donc faire ? rendre parfait ce qui dépend de nous, et prendre les autres choses comme elles viennent. Comment viennent-elles donc ? comme Dieu le veut.

— Quoi donc, je serais le seul qu'on décapiterait aujourd'hui ! — Eh bien ! veux-tu que tous soient décapités, pour que tu aies une consolation ? Ne préfères-tu pas tendre le cou, comme, à Rome, ce Lateranus^[12], dont Néron avait ordonné de couper la tête ? Il la tendit, et fut frappé ; mais le coup était trop faible : il la retira un instant ; puis la tendit de nouveau. Déjà auparavant, comme Épaphrodite^[13], affranchi de Néron, était venu l'interroger sur sa haine pour l'empereur, il lui avait répondu : « Si je veux le dire, ce sera à ton maître. »

Que faut-il donc avoir présent à l'esprit dans ces circonstances ? Quelle autre chose que ces questions : Qu'est-ce qui est à moi ? Et qu'est-ce qui n'est pas à moi ? Qu'est-ce qui m'est possible ? Et qu'est-ce qui ne m'est pas possible ? Il faut que je meure. Eh bien ! faut-il que ce soit en pleurant ? Il faut que je sois enchaîné. Faut-il donc que ce soit en me lamentant ? Il faut que je parte pour l'exil. Eh ! qui m'empêche de partir en riant, le cœur dispos et tranquille ? — « Dis-moi tes secrets. — Je ne te les dis pas, car cela est en mon pouvoir. — Mais je t'enchaînerai. — O homme, que dis-tu ? m'enchaîner, moi ! tu enchaîneras ma cuisse ; mais ma faculté de juger et de vouloir, Jupiter lui-même ne peut en triompher. — Je te jetterai en prison. — Tu y jetteras mon corps. — Je te couperai la tête. — Quand t'ai-je dit que j'étais le seul dont la tête ne pût être coupée ? » Voilà ce que devraient méditer les philosophes, ce qu'ils devraient écrire tous les jours, ce à quoi ils devraient s'exercer.

Thrasedas^[14] avait coutume de dire : « J'aime mieux être tué aujourd'hui qu'exilé demain. » Que lui

dit donc Rufus^[15] ? « Si tu choisis la mort comme plus pénible, quel est ce choix absurde ? Si comme plus douce, qui te l'a permis ? Ne veux-tu pas t'exercer à être satisfait de ce qui t'est échu ? »

C'est pour cela qu'Agrippinus^[16] disait : « Je ne m'entrave pas moi-même. » On lui annonça qu'il était jugé dans le sénat. « Au petit bonheur ! » (dit-il). « Mais voici la cinquième heure » (c'était celle où il avait l'habitude de s'exercer, puis de se baigner dans l'eau froide) ; « sortons et exerçons-nous. » Quand il s'est exercé, quelqu'un vient lui dire qu'il a été condamné. — « À l'exil, dit-il, ou à la mort ? — À l'exil. — Qu'arrive-t-il de mes biens ? — On ne te les a pas enlevés. — Allons donc à Aricie, et dinons-y. »

Voilà ce que c'est que d'avoir médité ce qu'il faut méditer ; de s'être placé au-dessus de tout obstacle et de tout accident, pour les choses qu'on désire ou qu'on veut éviter. « Il faut que je meure. Si tout de suite, je meurs ; si bientôt, je dîne maintenant que l'heure en est venue ; je mourrai ensuite. — Comment ? — Comme il convient à quelqu'un qui rend ce qui n'est pas à lui. »

Épictète : Œuvres complètes

LES ENTRETIENS

Livre Premier

[Table des matières](#)

[Liste des titres](#)

II.

Comment on peut conserver sa dignité en toute chose

Pour l'être doué de la vie et de la raison, il n'y a d'impossible à supporter que ce qui est contre la raison, mais tout ce qui est conforme à la raison se peut supporter. Les coups par eux-mêmes ne sont pas impossibles à supporter. — Comment cela ? — Vois comme les Lacédémoniens se laissent battre de verges, sachant que cela est conforme à la raison. La pendaison elle-même se peut supporter. Lorsque quelqu'un croit qu'elle est conforme à la raison, il s'en va et se pend. En un mot, si nous y faisons attention, nous trouverons que l'être doué de la vie ne souffre de rien tant que de ce qui n'est pas raisonnable ; et qu'en revanche il n'est attiré par rien autant que par ce qui est raisonnable.

Mais ce qui paraît raisonnable ou déraisonnable à l'un, ne le paraît pas à l'autre. Il en est de cela comme du bien et du mal, de l'utile et du nuisible. Et c'est pour ce motif surtout que nous avons besoin d'instruction pour apprendre à mettre d'accord avec la nature, dans chaque cas particulier, notre notion a priori du raisonnable et du déraisonnable.

Or, pour juger de ce qui est conforme ou contraire à la raison, nous ne nous bornons pas à apprécier les objets extérieurs, nous tenons compte encore de notre dignité personnelle. L'un, en effet, trouve conforme à la raison de présenter le pot de chambre à

quelqu'un, parce qu'il ne voit qu'une chose : que, s'il ne le présente pas, il recevra des coups et ne recevra pas de nourriture ; tandis que s'il le présente, il n'aura à supporter rien de fâcheux ni de pénible. L'autre, non seulement trouve intolérable de le présenter lui-même, mais encore ne saurait souffrir qu'un autre le lui présente. Si tu me fais cette question : « Présenterai-je ou non le pot de chambre ? » Je te dirai que recevoir de la nourriture vaut mieux que n'en pas recevoir, et qu'il y a plus de désagrément à être frappé de verges qu'à ne pas l'être ; de sorte que, si tu calcules d'après cela ce qui te convient, va présenter le pot de chambre. — Mais la chose est indigne de moi. — C'est à toi de faire entrer cela en ligne de compte, et non pas à moi, car tu es le seul qui sache combien tu t'estimes, et combien tu veux te vendre. Chacun se vend un prix différent.

Aussi quand Florus demanda à Agrippinus s'il devait descendre sur la scène avec Néron pour y jouer un rôle lui aussi, « Descends-y, » fut la réponse. Et à cette question : « Pourquoi, toi, n'y descends-tu pas ? » « Parce que, moi, » dit-il, « je ne me demande même pas si je dois le faire. » C'est, qu'en effet, celui qui s'abaisse à délibérer sur de pareilles choses et qui pèse les objets extérieurs avant de se décider, touche de bien près à ceux qui oublient leur dignité personnelle.

Que me demandes-tu en effet ? « Qui vaut le mieux de la mort ou de la vie ? » Je te réponds, la vie. « De la souffrance ou du plaisir ? » Je te réponds, le plaisir. « Mais si je ne joue pas la tragédie, dis-tu, j'aurai la tête coupée. » — Va donc, et joue la tragédie. Pour moi, je ne la jouerai pas. — « Pourquoi ? » — Parce que toi, tu ne te regardes que comme un des fils de la tunique. — « Que veux-tu dire ? » — Que dès-lors, il te faut chercher à ressembler aux autres hommes, de même qu'aucun fil ne demande à être supérieur aux autres fils. Mais moi, je veux être le morceau de pourpre, cette petite

partie brillante qui donne aux autres l'éclat et la beauté. Que me dis-tu donc de ressembler aux autres ? Comment serais-je pourpre alors ?

C'est ce qu'avait bien vu Priscus Helvidius^[17] ; et il agit comme il avait vu. — Vespasien lui avait envoyé dire de ne pas aller au sénat : « Il est en ton pouvoir, lui répondit-il, de ne pas me laisser être du sénat ; mais tant que j'en serai, il faut que j'y aille. — Eh bien ! Vas-y, lui dit l'empereur, mais tais-toi. — Ne m'interroge pas, et je me tairai. — Mais il faut que je t'interroge. — Et moi, il faut que je dise ce qui me semble juste. — Si tu le dis, je te ferai mourir. — Quand t'ai-je dit que j'étais immortel ? Tu rempliras ton rôle, et je remplirai le mien. Ton rôle est de faire mourir ; le mien est de mourir sans trembler. Ton rôle est d'exiler, le mien est de partir sans chagrin. » A quoi servit cette conduite de Priscus, seul comme il était ? Mais en quoi la pourpre sert-elle au manteau ? Que fait-elle autre chose que de ressortir sur lui en sa qualité de pourpre, et d'y être, pour le reste, un spécimen de beauté ? Un autre homme, si César, dans de pareilles circonstances, lui avait dit de ne pas aller au sénat, aurait répondu : « Je te remercie de m'épargner. » Mais César n'aurait pas empêché un tel homme d'y aller, sachant bien qu'il y devait rester immobile comme une cruche, ou que, s'il y parlait, il dirait ce qu'il savait désiré de l'empereur, et que même il renchérirait encore dessus.

De même cet athlète qui était en danger de mourir, si on ne lui coupait pas les parties sexuelles. Son frère vint le trouver (l'athlète était philosophe) et lui dit : « Eh bien ! frère, que vas-tu faire ? coupons cette partie, et retournons encore au gymnase. » Mais celui-ci refusa, tint bon, et mourut. Quelqu'un demandait à quel titre il avait agi ainsi : à titre d'athlète, ou à titre de philosophe ? « A titre d'homme, » répondit Épictète ; « au titre d'un homme qui avait été proclamé à Olympie après y avoir combattu, d'un homme qui avait passé sa vie sur ce terrain-là, et non à se faire parfumer d'odeurs

chez Baton. » Un autre se serait fait couper jusqu'à la tête même, s'il avait pu vivre sans tête. Voilà ce que c'est que le sentiment de notre dignité. Voilà la force qu'il a chez ceux qui ont l'habitude de le faire entrer en ligne de compte dans leurs délibérations. — Va donc, Épictète : fais-toi raser. — Si je suis philosophe, je réponds : « Je ne me ferai pas raser. » — Mais je t'enlèverai la tête. — « Enlève-la, si cela te semble bon. »

Quelqu'un lui demandait : « Comment sentirons-nous ce qui est conforme à notre dignité ? » — Comment le taureau, dit-il, à l'approche du lion, sent-il seul la force qui est en lui, et se jette-t-il en avant pour le troupeau tout entier ? Il est évident que dès le premier instant, avec la force dont il est doué, se trouve en lui le sentiment de cette force. Eh bien ! de même chez nous, nul de ceux qui seront ainsi doués ne restera sans le savoir. Mais ce n'est pas en un jour que se fait le taureau, non plus que l'homme d'élite ; il faut s'exercer et se former à grand-peine, et ne pas s'élancer à l'étourdi vers ce qui n'est pas de notre compétence.

Vois seulement à quel prix tu vends ton libre arbitre. Au moins, mon ami, vends-le cher. — « Ce prix élevé et exceptionnel convient peut-être à d'autres (diras-tu), à Socrate et à ceux qui lui ressemblent ? — Pourquoi donc, puisque nous naissons tous semblables à lui, un si petit nombre plus tard lui sont-ils semblables ? — Tous les chevaux deviennent-ils donc rapides, et tous les limiers bons chasseurs ? — Eh bien ! parce que je suis d'une nature ingrate, faut-il me refuser à tout effort ? à Dieu ne plaise ! Épictète n'est pas supérieur à Socrate, mais qu'il ne lui soit pas inférieur, et cela me suffit. Je ne deviendrai pas non plus un Milon, et cependant je ne néglige pas mon corps ; un Crésus non plus, et cependant je ne néglige pas ma fortune. Il n'y a aucune autre chose en un mot, dont nous nous refusions à prendre soin, parce que nous y désespérons du premier rang. »

NOTES DES ENTRETIENS D'ÉPICTÈTE

- [1] Voyez les [Œuvres complètes de Sénèque](#), Arvensa éditions.
- [2] En grec *stoa* signifie *portique*, d'où le nom de *stoïcisme*.
- [3] *Les Moralistes sous l'Empire romain*, Hachette, 1872.
- [4] Illustration accompagnant *Altercatio Adriani Aug et Epicteti philosophi*. Illustration du *Notitia Dignitatum* écrit par Andrea Alciati et publié par Hieronymus Froben. Selon le British Museum, les gravures sur bois sont attribuées à Christoffel Schweyter.
- [5] Nicolas Cocquelin (1640-1693), chancelier de l'université de Paris.
- [6] Présentation extraite de la préface de l'édition 1862 des *Entretiens d'Épictète*, Librairie académique.
- [7] Victor Courdaveaux (1821-1891) a été Professeur de littérature étrangère à l'Université de Besançon, Professeur de littérature ancienne à Douai, Nord, auteur d'ouvrages d'histoire religieuse et philosophique.
- [8] La φαντασία, par exemple, par exemple, est tout ce qui nous apparaît (φαίνειν paraître), tout ce qui se montre à nous, depuis les objets extérieurs eux-mêmes et les *idées* images qui nous les révélaient, suivant les anciens, jusqu'aux conceptions abstraites qui sollicitent notre adhésion, jusqu'aux tentations qui sollicitent notre volonté. Le traduire par le mot *pensée*, que M. Thurot adopte presque constamment, c'est d'autant moins ne rien dire que la pensée est pour nous un acte de l'intelligence, un élément actif, et que la φαντασία est toujours passive. Nous l'avons traduit le plus souvent par le mot *idée*, pris au sens antique des idées images ; mais bien des fois ce n'est là qu'une traduction timide, et le vrai sens de la formule χρῆσις τῶν φαντασιῶν serait, fort souvent, la façon dont on use des choses, le parti qu'on sait tirer des événements, la conduite que l'on tient dans les différentes conjonctures. Même observation pour προαίρεσις, que M. Thurot traduit constamment par *volonté*, et qui répond réellement à notre faculté de juger et à notre faculté de vouloir, tantôt réunies, tantôt séparées.

[9] Nous renvoyons le lecteur, qui désirerait connaître plus particulièrement les autres ouvrages historiques et géographiques d'Arrien, à l'*Examen des historiens d'Alexandre le Grand*, par le baron Sainte-Croix (1 vol. in-4°, Paris, 1804), qui a apprécié le mérite d'Arrien comme historien.

[10] Miniature d'un artiste français, manuscrit et initiales d'un scribe italien. Bodleian Library shelfmark MS. Canon. Divers. 378.

[11] On pourrait, à maintes reprises dans la traduction, remplacer le mot *idées* par le mot « représentations » qui rend exactement le sens grec (φαντασίαι).

[12] Lateranus fut compromis dans la conspiration de C. Pison contre Néron (l'an 66 de l'ère vulgaire), ainsi que le poète Lucain. Tacite s'exprime ainsi sur ces deux personnages : « Lucanum propriæ caussæ accendebant, quod famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque ostentare, vanus æmulatione. Lateranum consulem designatum, nulla injuria, sed amor reipublicæ sociavit. »

[13] Épaphrodite, secrétaire de Néron, fut le maître d'Épictète. Il avait, dit-on, aidé Néron à s'enfoncer dans le cœur le poignard dont il s'était frappé (Suétone, *in Ner.* c. 49), et Domitien le fit mourir à cause de cela. (Idem, *in Domit.* c. 14.)

[14] Thrasséas, l'un des plus illustres sénateurs du temps de Néron, qui le fit mourir. Il faisait profession du stoïcisme. Voyez Tacite, *Annal*, XXI, qui fait son éloge dans les termes les plus honorables.

[15] « C. Musonius Rufus (dit Tacite), Tusci generis, equestris ordinis, studium philosophiæ et placita stoïcorum æmulatus est. » (*Annal*, XIV, 59 ; et XV, 71.) Xiphilin (p. 1087, *ed. Reim.*) dit que Vespasien, en bannissant de Rome les philosophes, n'avait excepté que Musonius Rufus. Voyez *A. Gell.* 1. XVI.

[16] Paconius Agrippinus, dont le père avait péri sous Tibère pour un prétendu crime de lèse-majesté (Suétone, *in Tib.* c. 61), et qui fut accusé du même crime uniquement parce qu'on avait fait périr son père (Tacite, *Annal*, XVI, 28 sq.) ; il fut seulement exilé.

[17] Priscus Helvidius était gendre de Thrascas. Suétone (*m Vespasian.* c. 15) paraît faire allusion aux différends qu'eut Helvidius avec l'empereur.



ÉPICTÈTE
Œuvres complètes

Achetez l'intégralité du livre :



Table des Matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
LISTE DES ŒUVRES	6
LES ENTRETIENS	10
Table des matières	14
Présentation du traducteur	19
Épithaphe	24
*** LIVRE PREMIER ***	25
I. Des choses qui sont en notre pouvoir, et de celles qui n'en sont pas	27
II. Comment on peut conserver sa dignité en toute chose	31
MANUEL	1
ÉCLAIRCISSEMENTS EXTRAITS DES ENTRETIENS D'ÉPICTÈTE	1
APERÇU DES DOCTRINES DU SIÈCLE D'ÉPICTÈTE	1
ÉTUDE SUR LA PHILOSOPHIE D'ÉPICTÈTE	1